

Au plus près de la littérature

Brian T. Fitch, *À l'ombre de la littérature. Pour une théorie de la critique littéraire*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2000, 354 p., 27,95 \$.

Robert Baillie

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37866ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baillie, R. (2001). Review of [Au plus près de la littérature / Brian T. Fitch, *À l'ombre de la littérature. Pour une théorie de la critique littéraire*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2000, 354 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 48–49.

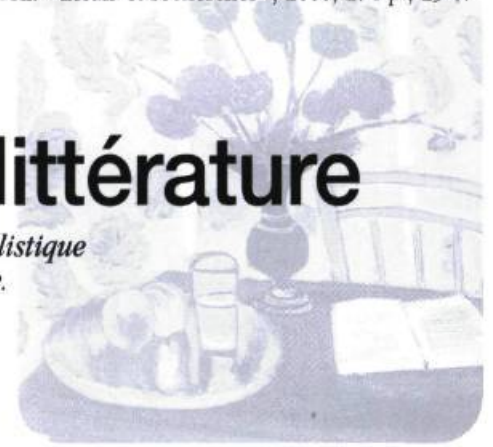
Brian T. Fitch, *À l'ombre de la littérature. Pour une théorie de la critique littéraire*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2000, 354 p., 27,95 \$.

Gabrielle Poulin, *La Vie l'Écriture. Mémoires littéraires*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, coll. « Essais et recherches », 2000, 274 p., 25 \$.

Au plus près de la littérature

ESSAI
Robert Baillie

*La critique savante et la critique journalistique
se disputent l'ombre et la lumière.*



LA POSTURE IDÉALE DU CRITIQUE LITTÉRAIRE consiste à se tenir au plus près de la littérature. L'exercice critique est en soi un apprentissage mixte de la lecture et de l'écriture. Lire une œuvre pour ensuite transmettre par l'écriture sa perception de lecteur à un autre lecteur, ainsi s'accomplit un cycle qui alloue à toute œuvre littéraire sa part de viabilité. Par sa lecture, le critique vit à la remorque de la littérature, mais il pratique aussi l'écriture. Devient-il pour autant *écrivain* ? Deux réponses nous sont proposées : celle de Brian T. Fitch, par son étude portant sur l'herméneutique, *À l'ombre de la littérature*; celle de Gabrielle Poulin, par ses mémoires de critique journalistique et de romancière, dans *La Vie l'Écriture*.

Comment parler de la littérature ?

L'on ne reprochera pas au professeur Fitch son titre très beau, lyrique, proustien : *À l'ombre de la littérature*. D'abord parce qu'il sera question de Marcel Proust dans un chapitre qui traite du pastiche. Ce titre rappelle celui du livre de Gaëtan Picon, *L'écrivain et son ombre*. L'étude de Brian

T. Fitch ne vulgarise pas, son approche s'inscrit dans l'optique d'un travail universitaire, mais il se lit néanmoins comme... un essai.

Malgré le fait que les textes peuvent parler pour eux-mêmes, depuis toujours on a éprouvé le besoin de les commenter, pour rendre plus intelligible, pour soi-même ou pour les autres, ce qu'ils disent. (p. 12)

La discipline qui rend compte de cette écoute s'appelle l'herméneutique. Le livre du professeur Fitch de l'Université de Toronto parle des fondements de cette science. Distinction importante qui cerne bien le champ d'opéra-

tion, « lorsqu'on fait de l'herméneutique, on s'occupe du sens de l'œuvre » (p. 309), du sens lui-même et non de la manière dont une œuvre signifie, ce qui intéresse plutôt la poétique.

L'avènement de la lecture silencieuse a ouvert la voie (voix) à un questionnement sur le sens perçu dans l'intimité de la lecture et à une sorte de besoin de confronter ses perceptions avec celles d'autres oreilles intérieures. La critique de texte naîtrait de cette nécessité d'échange. Si à une première lecture tout est clair et net pour tous, pas besoin d'aller plus avant dans une recherche. Si un doute se pointe quant au sens, alors la critique intervient.

Chacun demeure en dernière analyse libre de lire un texte comme il l'entend ou, plus précisément, il reste libre d'en faire ce qu'il veut. Qu'il puisse, par la suite, convaincre autrui de la validité de la lecture qu'il en donne est une tout autre affaire. (p. 58).

Affaire d'écriture, d'écrivain, affaire de texte sur le texte, de métatexte.

Un fondateur, Schleiermacher ; son *Herméneutique* (1838), un tournant décisif dans l'histoire de la critique. « L'innovation de Schleiermacher consistait à soutenir que la compréhension n'allait jamais de soi, mais était toujours problématique » (p. 71). Pour comprendre, il faut d'abord faire comme si l'on ne comprenait pas, questionner le texte jusque dans ses retranchements apparemment les plus limpides. Et travailler dans l'épaisseur et l'étendue du texte, non seulement sur des extraits. Pour Schleiermacher, il n'y a pas de pensée sans mots. Même si « à l'origine de tout texte se trouve quelqu'un » (p. 86), « l'autre, c'est le texte » (p. 87). Chez Schleiermacher, pas de psychologisme, aucun danger « que le texte se trouve » occulté « par la psyché de l'auteur. Le texte y est le seul et unique fondement de toute l'activité » (p. 92).

D'un chapitre à l'autre, Fitch s'applique à présenter les démarches des successeurs de Schleiermacher : Georges Poulet, le plus « psychologue » ; Gaëtan Picon, le plus « esthéticien » ; Bakhtine et Spitzer qui « privilégie[nt] le statut du sujet — lecteur et critique — » (p. 186), d'où la définition même de ce que l'on appelle la critique, « la discipline — ou, si l'on veut, l'activité littéraire — qui s'occupe du rapport qui existe entre un lecteur et l'œuvre d'un auteur donné » (p. 187) ; Rousset « qui conçoit le rapport avec le texte comme la rencontre de deux horizons, lesquels correspondent à deux mondes, celui du texte et celui du lecteur » (p. 188) ; Starobinski, Pingaud et quelques autres, Gadamer, Jauss, Iser.

Notion moderne qui découle de la tradition critique de l'herméneutique, l'appropriation. Fitch lui consacre tout un chapitre, de Chladenius à Paul Ricœur. Pour ce dernier, le moi du lecteur se trouve « augmenté » par l'appropriation du monde de l'œuvre. Cette vision rejoint celle d'un Proust qui fait « remarquer que "les clefs magiques" de la lecture "nous ouvrent au



Brian T.
Fitch



fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer » (p. 258). Lire, c'est se lire dans l'instant présent de son être plus ou moins conscient de lui-même. L'écrit critique n'échappant pas à ce phénomène, il tend à son tour vers la création en tant qu'objet d'appropriation par un autre lecteur.

Les derniers chapitres de *À l'ombre de la littérature* explorent des variantes plus ou moins extrêmes de l'acte critique : citation, traduction, pastiche. En somme, que se passe-t-il quand on parle de la critique littéraire ? On fait de la littérature. « Le lecteur du métatexte critique devient le spectateur d'un processus qui est toujours en cours et auquel il finira lui-même par participer. » (p. 322) Il superpose sa propre lecture et, s'il est lui-même critique, en rendra compte. Nous y sommes conviés en tant que lecteurs désormais mieux « éclairés ».

Pourquoi parler de la critique ?

La raison d'être du travail d'un critique littéraire

se trouve dans le service qu'il rend à ses lecteurs en facilitant leur accès à l'œuvre dont il rend compte. L'existence même de la critique journalistique nous rappelle que l'interprétation, contrairement à la compréhension, se produit à l'intention d'autrui. (p. 65)

Une grande partie de la vie et de l'écriture de Gabrielle Poulin a été dévouée en ce sens à la littérature. Elle en témoigne par la publication de ses *mémoires littéraires*.



La Vie L'Écriture comporte trois parties. En ouverture, des récits d'enfance, « La naissance des images » ; une partie centrale, « Vingt années de critique littéraire », constituant un retour sur l'activité « herméneutique » de l'auteure ; enfin, « L'exploration romanesque » qui donne à la romancière de *Cogne la caboche* l'occasion de rendre compte de son expérience d'écriture.

Dans les chapitres qui concernent l'activité critique, on ne trouve pas à proprement parler de démarche théorique. Gabrielle Poulin

reprend en substance des textes prototypes, exemplaires de sa pratique, retours sur les œuvres des Billon, Ferron, Tremblay, Blais, Sollers, Hébert. Quelques digressions questionnent néanmoins le rapport entre l'écriture critique et l'écriture de fiction. « Tant de romanciers ont raconté leur propre combat avec l'ange. » (p. 107) Pourquoi le critique n'en ferait-il pas autant ?

Il y a bien eu ruptures dans la vie et l'écriture de Gabrielle Poulin. L'auteure parle même de « démission » quand elle décide d'interrompre sa collaboration au magazine *Lettres québécoises*. Écriture et critique deviennent incompatibles. « Vingt ans de critique et d'efforts de création romanesque m'ont appris que non seulement ces deux activités sont de nature différente, mais qu'elles sont diamétralement opposées. » (p. 168)

La romancière assume l'autocritique, se permet un retour obligeant sur son œuvre. « Le "je" auquel a souvent recours le narrateur est un appel au "toi" du lecteur et, comme dans toute véritable rencontre, l'un et l'autre s'enrichissent et s'alourdissent de toute l'expérience vivante qu'ils s'apportent. » (p. 151) Cette rencontre stimulante qui comble un vide ne sera pas prise en compte par le critique. « Le vide, qui est essentiel au créateur, le critique, lui, l'a en horreur. » (p. 169) Sans vide à combler, pas de rencontre possible. Le critique est seul juge.

Quel est donc ce pouvoir qui rend le critique si sûr de ses moyens ? « Quoi qu'il dise ou fasse, le critique est avant tout un juge : il ne cesse de comparer ce qu'il lit à ce qu'il est ou à ce qu'il connaît. » (p. 169) Terrifiant, ce rôle de juge va jusqu'à ronger l'âme de celle qui cherche foncièrement à faire elle-même œuvre de création. « Ai-je réussi à donner son congé au critique qui me rongait ? » (p. 169) On le souhaite non seulement pour l'auteure menacée, mais encore pour toutes les œuvres potentiellement victimes de cette terreur exécutoire. Ce profil d'une certaine critique journalistique et mondaine est malheureusement loin d'être marginalisé dans l'appareil médiatique tout-puissant.

En l'occurrence, ce critique ne crée que par accident. « C'est un peu à son insu, parce qu'il est devenu tellement familier avec une œuvre qu'il s'est laissé entraîner dans un univers où, tout à coup, il perd toute prudence, toute richesse et toute puissance. » (p. 169) Cet alliage de « prudence », de « richesse » et de « puissance » sidère. Mais où se trouvent l'intérêt et le plaisir de l'expérience critique ?

Au bout du compte, Gabrielle Poulin concède à la critique une éventuelle possibilité créatrice, « une réalité inédite, organique et nécessaire qui prolonge et enrichit l'œuvre sur laquelle elle se greffe, en trouvant sa propre forme et sa propre écriture. Ce texte est peut-être un texte de création. » (p. 170) Peut-être... Cherchons donc l'ombre bienfaisante d'une herméneutique mieux accordée à la viabilité du geste créateur. Risquer, oser, douter dans l'intimité de l'œuvre qu'on souhaite partager avec son lecteur. Le reste n'étant que pure mondanité, journalistique ou savante.



Gabrielle Poulin

